Un épisode extraordinaire de la guerre d'Orient

Le sauvetage de 4.000 Arméniens

Nous avons signalé, il y a quelque temps, qu'un croiseur français avait sauvé 4.000 Arméniens qui, cernés par les Turcs, allaient être infailliblement massacrés.

Ces Arméniens, au nombre de 4.000, ont débarqué récemment à Alexandrie. Un officier de la marine française, qui a collaboré au sauvetage de ces infortunés, a conté à un journal égyptien cette extraordinaire aventure. La *Gazette de Lausanne* l'y a trouvée et la reproduit à son tour. Elle vaut d'être connue.

Les Arméniens de huit villages de la province turque de Sonaïdieh s'étaient réfugiés avec 1.500 têtes de bétail sur la hauteur de Djebel-Moussa. Les infortunés savaient le sort auquel ils étaient voués, s'ils tombaient aux mains de l'ennemi. Cette certitude affreuse anima leur courage, et pendant quarante jours, ils tinrent les Turcs en respect :

« Partout, a conté l'officier français, sous les ordres de leurs vaillants chefs Essayr Yacoubian, Pierre Dimlakian, ils avaient repoussé les attaques des réguliers et des bachi-bouzouks, mettant hors de combat plus d'un millier d'entre eux, leur prenant armes et munitions et se servant de celles-ci pour continuer la résistance. Trois mille cinq cents femmes, enfants et vieillards avaient pour toute protection 800 guerriers d'âges divers armés seulement de 140 fusils Gras, de quelques Mausers pris au Turcs et de 500 autres fusils de chasse plus ou moins hors d'usage.

« Les héros arméniens se signalaient tous les jours par de nouvelles prouesses, mais l'ennemi revenait chaque fois plus nombreux, bloquait toujours plus étroitement sa proie. »

Que pouvaient espérer ces pauvres gens ? Quel secours pouvait leur parvenir sur leur bastion ? L'escarde française ! C'était l'escadre française qu'ils attendaient du haut de leur colline, et que les mères guettaient de tous leurs yeux, face au flot ensoleillé. Le quarantième jour de cette résistance, un croiseur parut. Songez à ce que put être pour ces infortunés cet instant où le destin leur devenait meilleur. Ils poussèrent des cris de joie et agitèrent des fanions multicolores :

« Le croiseurs aperçut les signaux et se rapprocha de la côte. A n'en pas douter, c'était une demande de secours. L'embarcation ne pouvant accoster, des hommes vinrent à sa rencontre à la nage. Les Arméniens expliquèrent leur situation et implorèrent l'aide de la France. « Donnez-« nous des armes et des munitions suppliè-« rent-ils, et nous tiendrons la montagne « jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul des « nôtres, ou un seul Turc. Nous avons « juré de n'être plus des esclaves. »

Le commandant de l'escadre ayant été avisé prit les mesures nécessaire au sauvetage. Le lendemain, trois navires français bombardaient les positions turques, tandis que les combattants arméniens faisaient subir des pertes importantes à l'ennemi. Puis le sauvetage commença. Le récit qu'en fait l'officier français est une page tout à fait pathétique :

« Chaque bâtiment avait reçu l'ordre de construire un radeau avec des moyens de son bord, car le ressac ne permettait pas aux embarcations ordinaires d'accoster à la petite plage caillouteuse, au débouché de l'étroite vallée qui partageait en deux secteurs les positions occupées par les Arméniens et offrait ainsi une sécurité relative.

« De bonne heure donc, les embarcations françaises se dirigent vers le rivage où, exacts au rendez-vous et pressés de fuir le joug des Turcs, les réfugiés sont groupés par villages. Par malheur, la mer est si houleuse qu'il ne fallut pas moins de trois heures d'habiles manœuvres pour mettre les radeaux en communication avec la terre. On y parvint enfin grâce à l'énergie des marins. Les radeaux furent reliés à la rive et aux embarcations par de fortes amarres. Une première manœuvre les tirait vers le rivage où ils étaient chargés de réfugiés. Une seconde les ramenait vers les embarcations éloignées d'une trentaine de mètres. Celles-ci une fois remplies, se dirigeaient vers les bâtiments de l'escadre.

« Ce va-et-vient se répéta jusqu'à ce que à la tombée de la nuit, la totalité des vieillards, des femmes et des enfants eût été embarquée, sans qu'il se fût produit un seul accident. Il y eut cependant des moments de terrible anxiété. Les malheureux étaient cramponnés en grappes, les uns aux autres d'abord, puis aux marins qui les encadraient et les retenaient quand les lames furieuses menaçaient d'emporter la charge humaine. Les cris des femmes et des enfants couvraient parfois le tracas des vagues qui se brisaient sur le rivage. »

Quel tableau triste et cru ! Parmi ce troupeau humain, deux femmes accouchèrent. Des vieillards presque centenaires et qui n'avaient jamais quitté leurs villages étaient tout tremblants et comme paralysés. De temps à autre, un homme le fusil sur l'épaule fendait la foule. C'était un combattant venu pour s'assurer du sort de sa famille, qui soulevait son enfant, l'embrassait, le rendait à sa mère, et repartait se battre comme un guerrier antique. Le lendemain d'ailleurs les combattants s'embarquèrent à leur tour et cette retraite dut s'effectuer rapidement, afin que les Turcs n'aient pas le temps d'attaquer la plage. Leur départ fut marqué d'une scène inoubliable et bien différente de ce que nous avons jamais pu voir dans notre pays.

« Avant d'abandonner le pied de cette montagne où ils avaient juré mourir plutôt que de se rendre où cinquante jours ils avaient résisté à un ennemi dix fois supérieur, les guerriers arméniens firent un immense bûcher de tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les animaux furent abattus à coups de fusil et de poignard, d'autres furent immobilisés près du bûcher. Ils ne voulaient rien laisser aux mains des Turcs. Lorsque la dernière embarcation quitta la plage, lorsque le soir les derniers bâtiments chargés de réfugiés s'éloignèrent, la plage que les réfugiés appelaient la plage du salut disparut dans un immense nuage de fumée. Holocauste superbe et navrant à la fois à la Providence et à la liberté. Quelques pauvres bêtes devaient encore râler çà et là aux pieds des houx grésillants. »